

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 39

Artikel: Lanterne chinoise
Autor: Des Pomeys René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUROY



N° 39

Supplément du Dimanche 1^{er} octobre

1905

LANTERNE CHINOISE

En sa chambre à coucher, où une entorse le retenait cloué sur une chaise longue, Adolphe Delarbre, attaché à la légation française de Pékin, recevait les visites qu'on voulait bien lui faire. Car vous savez, on n'aime guère — tant on est peu charitable de fait à notre époque — séjourner auprès des malades. En toute sincérité, je vous le demande, peut-on même établir une comparaison entre un flirt dans un discret boudoir et le ronronnement monotone qui se déroule auprès d'un alité?

Et puis, songez donc, on a les sens si délicats, qu'en bonne vérité, des narines habituées aux senteurs de violettes de Parme ou de la peau d'Espagne, ne peuvent impunément — les pauvrettes! — se faire aux odeurs pharmaceutiques.

Quoi qu'il en soit, comme notre malade était placé dans la catégorie des „intéressants” — aussi bien par le rang qu'il occupait, que par l'immense fortune — il était fils unique — qui devait lui échoir un jour ou l'autre; les bords de son lit de douleurs (comme il se plaisait à le désigner) étaient assez fréquentes. Mon Dieu! il faut avouer qu'il aurait eu bien mauvaise grâce de se plaindre à sa mère qui restait en pieuse sentinelle auprès de lui, quand, par exemple, dans la journée, M^{me} de la Tourelle, flanquée de sa fille Adolphine, gente personne fleurant ses 17 printemps, venait „faire visite” auprès de lui. Quoique devinant fort bien le petit plan que poursuivait cette noble dame, Adolphe éprouvait la plus vive joie à l'entendre causer.

— Oui, Monsieur, répétait-elle sans cesse, d'une petite voix fluette — car, vu le peu d'espace laissé au

jeu des poumons, par sa taille de guêpe, son organe devait manquer d'ampleur — vous avez beau dire, votre carrière, si belle qu'elle soit, ne vaut pas une existence de gentilhomme campagnard?

N'oublions pas que Mme de la Tourelle avait un château tout branlant en un coin perdu de la Touraine, où le lierre, mis à dessein, cherchait à réparer des ans l'irréparable outrage.

— Il est vrai, continuait-elle, que la jeunesse aime les voyages et les aventures.

Elle appuyait sur ce mot avec un clignement malicieux de ses petits yeux.

— Oh! Madame, croyez que je ne suis pas si aventurier que vous voulez bien le supposer; d'ailleurs, à Pékin, nous ne manquons pas de travail.

— Un vrai casse-tête chinois! osait susurrer M^{lle} Adolphine, très bien stylée par Madame sa mère.

Le clan Delarbre, mère et fils, s'extasiait sur le jeu de mots de l'Ingénue (!). Pendant ce temps, Mme de la Tourelle, regardait avec condescendance sa douce progéniture, cette dernière rougissant alors comme si elle avait com-

mis une grosse bétise.

— Oui, oui, vous travaillez, vous êtes classé parmi les laborieux; mais, dussiez-vous me prendre pour une radoteuse...

— Oh! Madame, croyait devoir s'exclamer le jeune homme.

— ...Je suis persuadée que votre mère serait bien contente de vous avoir toujours près d'elle; voilà trois ans que vous n'étiez venu. Et puis vous risquez fort d'être empalé là-bas; avec cette race jaune on n'est



BEAUTÉS MAROCAINES

(Texte page 306).

jamais sûr de rien.

La vision de l'attaché d'ambassade empalé caractérisait chez Mlle Adolphine un petit cri de frayeur et un léger frisson mettant des vaguettes en les boucles frisées de sa nuque. Décidément, Mademoiselle, vous eussiez parfaitement tenu un rôle d'ingénue à la Comédie française, permettez-moi de vous le déclarer, n'en déplaise aux mânes de vos ancêtres.

Ces dames parties, Adolphe riait à se tordre — qu'on me passe l'expression.

— Fais donc attention, ne remue pas tant, s'écriait sa mère inquiète, tu risques de défaire ton bandage. Un bon baiser calmait les inquiétudes de Mme Delarbre.

— Je vais rester comme une momie, na ; et calin, le jeune homme passant un bras autour du cou de sa mère, l'écoutait maintenant.

...Certainement, je ne demande pas mieux que de me rapprocher de toi. J'ai même fait une demande pour obtenir un poste moins éloigné ; appuyé comme je le suis, je réussirai. D'ailleurs, cette maudite entorse que j'ai attrapée là-bas en service commandé, me compètera certainement. J'ai assez souffert pendant la traversée de rester étendu dans ma cabine. Et moi qui me faisais une fête de parcourir mon pays d'enfance, me voilà recloué, ayant voulu abuser de mes forces.

— Que penses-tu de Mlle Adolphine ? demanda à brûle-pourpoint sa mère.

— Tu sais mes idées sur le mariage, maman, je me marierai ; on ne me mariera pas. C'est t'avouer que je crains fort que le château de la Tourrelle croule entièrement et que son lierre ne devienne plus qu'une éternelle couronne funéraire.

A ce moment, la domestique annonça : M. Auguste Biosse.

— Pas trop tôt, voilà un jour que je ne t'ai pas vu ? Pour les deux amis d'enfance, vingt-quatre heures paraissent un siècle.

— Je vous laisse, dit en se levant Mme Delarbre ; je vais donner l'ordre à Mariette, la cuisinière, de faire le dîner pour trois. M. l'Ingénieur — elle s'adressait à ce moment à M. Briosse. — Vous aurez de la crème au chocolat, que tu aimes tant ! reprit gaiement Adolphe !

Le jour commençait à s'embrumer des voiles de la nuit. On était au mois d'octobre, à cette époque où la nature lance ses dernières fusées en mi-décor dont les frises grisailles sont dues aux nuages floconneux, où les partants sont figurés par les branches chenues des arbres commençant à se dépouiller peu à peu.

Adolphe fit jouer un bouton électrique et la chambre se trouva éclairée par les feux multicolores d'une lanterne chinoise. — Oh ! cette lanterne, en forme de pagode où, entre les croisillons, on cherchait en vain le dieu Boudha, représenté ici par une ampoule électrique ; ces dentelures en zinc doré entourant délicatement les mièvreries de verres dépolis où sont tracés, en manière d'astragales, des caractères chinois ; de ci, de là, des cabochons en verroterie grossière mettent comme un point entre toutes ces lignes contournées, où semble s'être incrusté tout le savoir-faire de l'artiste.

Une chaîne en laiton doré ! Décidément, pour ces lilliputiens peuples, l'or n'est pas une chimère, tant ils en laquent à profusion leurs mignardises.

Cette chaîne retenait, suspendue entre ciel et terre, plafond et plancher, veux-je dire, cette œuvre squelettique. La fragilité de celle-ci m'obligeant à recourir à cette épithète macabre.

Le jeune ingénieur ne put retenir un cri d'admiration en voyant l'appartement illuminé par cette apothéose de flammes de Bengale.

— Tu as là une bien jolie lanterne, je ne l'avais pas vue ?

— Ah ! c'est que j'ai bien hésité à la suspendre — en un lieu public — car, pour moi, elle n'aurait dû éclairer que le sanctuaire de mon âme.

— Oh ! oh ! des mystères, à ton meilleur ami.

— Tu sais bien que je n'ai rien de caché pour toi ; je vais te raconter l'histoire véridique de cette lanterne qui dans peu d'années — nous vivons si peu et si vite — sera, pour bien des gens, ajouta gravement Adolphe Delarbre, une simple légende.

Tu sais qu'après mon entorse, on me rapporta à l'hôpital français, où tout en recevant les bons soins du

docteur Rhabillon — un nom prédestiné, comme tu le vois — j'attendais patiemment, ayant en poche mon ordre de départ et mon passage assuré sur le navire qui devait me faire revoir les côtes chéries de la patrie, pour employer le lyrisme des poètes.

Avant de continuer, il faut te dire qu'en plus des sœurs de charité — admirables de dévouement — le personnel de l'hôpital se compliquait de petites Chinoises venant apprendre, en même temps que la science des pansements, les éléments de notre A, B, C. Car les sœurs, je ne le répéterai pas encore assez, pour étendre le prestige français ne reculent devant aucun labeur. Si la supérieure, la bonne mère Saint-Pardon m'entendait, elle me gronderait tant elle et ses subordonnées sont des anges de modestie.

(A suivre. René DES POMEYS.



Beautés marocaines.

Les poètes ont souvent exalté l'Eve marocaine. A croire leurs vers, elles seraient des merveilles : beauté, grâces corporelles, attraits mystérieux ayant leur source dans l'inconnu entourant ces êtres qui sont, somme toute, plus à plaindre qu'à louer.

Sans doute, le Maroc a, parmi ses filles, beaucoup de véritables beautés physiques, au teint bronzé mais au regard profond et rêveur, à la démarche nonchalante. Ce pays a aussi d'horribles laideurs, paraissant plus laids encore sous leurs oripeaux sales et déguenillés.

Mais il m'importe : que la Marocaine soit laide ou belle, elle n'en est pas moins une malheureuse esclave, achetée, sans son aveu, par celui qui sera son tyran. La loi musulmane l'oblige à être la servante de l'homme ; les écoles lui sont fermées ; elle en sait toujours assez pour être femme. Elle n'en sait donc pas plus qu'une vulgaire négresse de l'Ouganda ou qu'une Indienne du Chaco. Elle est au dernier degré de l'échelle humaine. La femme du Maure aisé s'ennuie et passe son temps à ruser, intriguer, se peindre les yeux et les lèvres, fumer des cigarettes, se parer de bijoux ; la femme du pauvre travaille pendant que son maître se donne l'illusion de vivre en grand seigneur.

Beautés marocaines, qui, la face voilée et le corps vêtu du grand kaïk blanc, passez par les ruelles étroites ou regardez par vos fenêtres grillagées, puissiez-vous un jour devenir des femmes libres, pour le plus grand bien de votre pays.